tre vendus, sont restés en pile dans l'arrière boutique du libraire. Ah ! cher lecteur, que de fois je me suis apitoyé sur ces livres condamnés à une si fatale destinée. Peut-être, me disais-je, ils sont le fruit des labeurs d'une haute intelligence. Peut-être leur auteur avait-il fondé sur eux ses plus belles espérances. Le jour où il mit la dernière main à son œuvre, il sentit sans doute le besoin de s'écrier comme Horace : *Exegi monumentum . . . . non omnis moriar* ; " et voilà que les feuilles de son livre, de ce fils unique de sa pensée, sont à peine jugées dignes de servir d'enveloppes. " *Habent sua fata libelli.* " Et encore si c'était là le dernier terme de leur infortune : mais qui peut dire à quel usage elles seront désormais consacrées ?

Pendant que je me livrais à ces mélancoliques pensées, nous avions enfin commencé à développer les volumes. C'est alors que commence le plaisir. Les volumes se présentent sans aucun ordre, mêlés ensemble, de sorte que l'imprévu et la surprise viennent joindre à toutes les autres leurs jouissances. Quelquefois c'est un ouvrage après lequel on soupirait depuis longtemps ; quelquefois un livre qu'on a lu naguère, et dont on a conservé justement assez de souvenir pour désirer de le relire. Chacun lit tout haut le titre du volume que sa main a rencontré. Il s'établit une espèce de lutte. On exalte les ouvrages pour lesquels on se sent quelque préférence ; on s'efforce de dénigrer ceux qui roulent sur d'autres sujets.

Parmi un assez bon nombre de volumes dont les titres rappelaient l'histoire du Canada ou celle de l'Amérique, il s'en présenta un qui eut le privilége d'attirer tout d'abord notre attenton.—"Qu'avons nous là, m'écriai-je ? quel vieux et sale bouquin ? quelle idée de nous envoyer un pareil meuble ? —Vraiment ! ne plaisantez pas. Vous ne sauriez croire combien ce volume est précieux. Gardez-vous bien de le mépriser. Il en est de ce couvert crasseux, de ces marges éraillées, de ces taches qui resplendissent sur toutes les pages comme de la vénérable poussière, des fils d'araignée qui couvrent les bouteilles d'où l'on tire le vieux vin. D'ailleurs ce volume coûte à lui seul 80 francs, et c'est absolument pour rien. Ne voyez-vous point qu'il y est question de notre cher Canada ? A la vérité, il traite surtout de l'histoire des Antilles et de la Louisiane, mais il raconte aussi le voyage d'un certain cousin de M. De la Barre, qui fut gouverneur de la Nouvelle France. Comprenez-vous maintenant tout le prix de cet ouvrage ? Non ? Eh bien, écoutez-moi, je vais vous redire une anecdote qui ne peut manquer de vous convaincre.

Au milieu des merveilles qui parurent à l'exposition universelle de Paris, on remarquait une petite table sur laquelle était exposé un volume de pauvre apparence, mais digne en effet de la plus vive admiration. Aussi cette table était-elle sans cesse entourée d'une foule immense de curieux. On avait pris les plus grandes précautions pour mettre cet inestimable volume à l'abri des tentations des bibliomanes. D'abord la table était enfermée dans une forte cage en fer, dont les barreaux étaient très-rapprochés les uns des autres. De plus il y avait continuellement plus de 3,000 hommes qui, l'arme au bras, veillaient dans la salle. Enfin, (et ici je garderais le silence, si je ne pouvais pas m'appuyer sur la plus grave autorité,) on avait disposé sous la table une puissante pile, qui se serait infailliblement déchargée sur l'imprudent qui aurait osé toucher le volume. Eh bien, ce livre si précieux, c'est celui que vous avez devant vous, et que vous accablez de vos mépris. Sois le bienvenu, cher et inestimable ouvrage. Gloire à celui qui a enrichi d'un pareil trésor la bibliothèque de l'Université ! "

Cher lecteur, en présence d'un pareil enthousiasme,(était-il bien sincère ? Montaigne soutient que les hommes se *pipent* souvent), il ne me restait plus qu'à suivre l'exemple du poëte latin : *nunc retrorsum vela dare cogor.*—Eh bien, soit, dis-je à Mr. Oldbook, je n'ai pas l'intention de vous contrarier. Je vénère tous les livres qui ont trait à l'histoire de notre pays ; je pense qu'ils ont leur place marquée dans toutes nos bibliothèques, mais, pour l'instant, je me sens attiré vers ces autres ouvrages que voici. Je l'avoue, ils sont moins sales ; ils sont même très-propres et d'une lecture facile ; ils ne sont pas très-anciens, mais ces inconvénients sont compensés par l'intérêt qu'ils offrent à ceux qui les lisent.

"Voici, par exemple, le grand ouvrage de Thiers sur le Consulat et l'empire. Ce n'est pas un ouvrage irréprochable, tant s'en faut. L'auteur sacrifie encore quelquefois à certains préjugés de son siècle ; il adore trop aveuglément le succès ; il ne tient pas toujours assez compte des lois éternelles de la morale, et il se prosterne trop souvent devant les volontés injustes du génie. Mais quel intérêt dans cette histoire ! quelle galerie de grands hommes ! quelle iliade d'événements extraordinaires ! On parle beaucoup du charme qui s'attache à la lecture des ouvrages d'imagination, mais quel poème égalerait par les péripéties, par l'imprévu des catastrophes, par la variété des faits, par la beauté des caractères, l'histoire de cet homme qui, né dans l'obscurité, s'élève par ses propres forces à la tête d'une grande nation, règne durant des années sur l'Europe et sur le monde, et finit par aller s'éteindre obscurément sur une petite ile, à l'extrémité de l'Océan ? Et puis, quelle limpidité, quelle clarté dans ce style ? Quelle facilité merveilleuse à passer d'une matière à une autre, à traiter les sujets les plus divers ? Lisez le livre où l'auteur raconte le concordat de Pie VII et de Napoléon ; parcourez ensuite la narration de Marengo ou de la Moskowa, et dites-moi, Thiers n'a-t-il pas été trente ans secrétaire de la chancellerie romaine ? ou plutôt n'a-t-il pas fait toutes les campagnes du consulat et de l'empire, en qualité d'aide-de-camp du petit caporal ?

Voici encore l'histoire de Louis XVII par De Beauchesne. Chef-d'œuvre de patience, de sensibilité et de jugement. Deux petits volumes qui ont couté à leur auteur vingt années de travail, de recherches et de méditations. Je vous défends de lire, sans verser des larmes, le récit des angoisses de la famille royale durant le voyage de Varennes, la lettre d'adieu si touchante de la reine à Madame Elisabeth, le matyre de Louis XVII sous les coups de l'affreux Simon, enfin les derniers instants et la mort de cet holocauste de la France et de la royauté ! ! . . . . "

C'est ainsi, cher lecteur, que, tout en continuant notre travail, nous nous faisions part de nos pensées et de nos impressions. Et les volumes toujours succédaient aux volumes. Je n'entreprendrai pas de vous les faire connaître tous. Contentons-nous de citer un certain nombre d'ouvrages sur le droit, les œuvres si catholiques de Foisset et d'Ozanam, les tragédies du bon Ducis, l'histoire de la révolution d'Angleterre par Guizot, le Directoire et les Ducs de Bourgogne par de Barante, etc.

LOGOGRIPHE.

O prodige ! en perdant ma tête,
Je lève vers les cieux une orgueilleuse tête,
Tandis qu'en conservant ma tête,
Le caprice, en tyran, me gouverne à sa tête.
A la postérité je passe sans ma tête ;
Comme une ombre, un éclair, je passe avec ma tête ;
J'illustre les héros en déposant ma tête ;
Je règne sur les faits, en reprenant ma tête ;
Je puis orner la tête,
Quand je garde ma tête ;
Et je sors de la tête,
Quand je n'ai plus ma tête.

CONDITIONS DE CE JOURNAL.

L'Abeille paraît autant que possible une fois par semaine. Le prix de l'abonnement est de 2s. 6d., payable immédiatement. Les Pensionnaires s'abonnent au bureau de l'*Abeille*.

AGENTS.

A Sainte-Thérèse . . . . . M. A. Thérien.
A l'Assomption . . . M. H. C. W. Laurier.
A la Petite-Salle . . . . M. W. Couture.
Chez les Externes . MM. { P. Doherty. Chs. Baillargeon.

A. LEPAGE, Gérant.